

ARTS 14 Arts | L'événement
Arts Libre - mercredi 25 mars 2026

Thiemoko Claude Diarra et les profondeurs de l'invisible

Les œuvres de l'artiste bruxellois sont des plongées dans le vivant que l'œil ordinaire ne sait pas traverser.

★ ★ ★ **Element (erre), Thiemoko Claude Diarra** Peintures Ou Galerie Christophe Person Bruxelles, Galerie Rivoli, 63 rue Émile Claus, 1180 Uccle. Rens.: www.christopheperson.com
Quand Jusqu'au 16 mai, du mardi au samedi de 14h à 18h ou srdv.

Né à Bruxelles en 1974 d'un sculpteur bambara (Mali) et d'une infirmière belge, Thiemoko Claude Diarra a grandi entre deux cosmologies. Celle du sacré malien, où chaque forme visible dissimule une force agissante. Celle de la rationalité médicale et scientifique, où l'invisible se nomme, se mesure, se cartographie. On pourrait croire à un écartèlement. C'est tout le contraire: chez l'artiste, ces deux héritages ne se neutralisent pas. Ils se potentialisent.

Cette double origine traverse son œuvre comme une nervure. Sa mère lui a appris que le corps est un écosystème habité de milliards de micro-organismes, un peuple invisible d'une incroyable complexité. Son père lui a transmis que l'art n'a pas vocation de reproduire le réel: il s'agit de le traverser pour accéder à ce qui le fonde.

Artiste de l'infiguration

Thiemoko Claude Diarra qualifie sa pratique d'"infigurée": ni abstraction pure, ni figuration reconnaissable, mais quelque chose qui flirte entre les deux avec une précision souveraine. Ce terme résume à lui seul sa philosophie. L'artiste ne détourne pas les gravures, tapisseries et lithographies anciennes dont il s'empare. Il les "désenveloppe", comme on ôterait la peau d'un fruit pour en révéler l'architecture intérieure.

A partir de ces supports chargés d'histoire, il construit un langage visuel fait de formes flot-

tantes: bulles, masses, halos, filaments... Ces formes sont hybrides par nature. On croit y reconnaître le squelette d'un poisson, puis une fougère, puis un organisme marin sans nom. C'est délibéré. L'artiste joue de cette hésitation du regard qui ne sait plus s'il contemple le végétal, l'animal ou le minéral, parce que dans les profondeurs, marines comme cellulaires, cette frontière n'existe pas vraiment. Tout est passage, tout est continuité.

Là où beaucoup d'artistes contemporains cherchent à figurer le réel avec une précision clinique, Thiemoko Claude Diarra s'inscrit à contre-courant. Il ne cherche pas à reproduire le visible (la photographie le fait mieux que quiconque). Il cherche à en révéler la charge symbolique latente, cette énergie vibratoire qui habite la matière. Les pigments de terre naturels qu'il transforme en peinture à l'huile ne sont pas un choix esthétique parmi d'autres: ils conservent

Les formes s'agrégent dans une composition qui tient autant de l'organique que du cosmique, du minéral que du spirituel.



"Les Hydres", 2025, pigments de terre sur papier, 29,7 x 42 cm

une charge, une mémoire, une présence. C'est ce que les Bambaras désignent sous le nom de *Boli*, cette masse rituelle, entre informel et sacré, opérateur entre le terrestre et le céleste.

La pensée bambara, un ancrage structurel

Son ancrage dans la pensée bambara n'est ni décoratif, ni nostalgique. Il est structurel. Pour nous permettre de le comprendre de manière plus imagée, l'artiste établit un rapprochement avec le *Ti-wara*, masque traditionnel africain en forme d'antilope stylisée : "Ce masque ne ressemble à aucune antilope, mais il en rassemble les attributs symboliques essentiels sans en reproduire la silhouette. Ce n'est pas de la mimésis, c'est de la symbolisation. L'art, dans cette tradition, ne copie pas le visible. Il en extrait la charge et l'énergie."

Et c'est exactement de la même manière qu'il procède. Il décompose un végétal, tente de saisir ses logiques de croissance, de défense, de reproduction, avant de le reproduire, dans sa composition picturale, sous une forme qui n'est plus botanique mais qui en conserve toute la puissance vitale. L'artiste observe la nature avec la minutie d'un biologiste et l'intuition d'un ritualiste. Il poursuit : "Un arbre ne pousse jamais par hasard. Chaque courbe est le résultat d'une décision cellulaire répétée, une recherche constante d'équilibre. S'il ne trouve pas cet équilibre, c'est la chute." Cette loi du vivant devient chez Diarra un principe esthétique : ses compositions cherchent un équilibre instable et dynamique, perpétuellement en négociation avec leur environnement.

Une force gravitationnelle

Face à ses œuvres, un premier sentiment de perte de repères s'impose, avant d'en percevoir progressivement la cohérence. Dans *Bullas vanitas* (2025), les formes s'agrègent dans une composition qui tient autant de l'organique que du cosmique, du minéral que du spirituel. Rien n'est complètement identifiable et c'est précisément de cette ambiguïté que naît sa force. En filigrane, la référence aux bulles de verre que l'on retrouve dans les peintures flamandes, ces sphères fragiles qui symbolisent la fugacité de la vie.

Dans *Les Hydres* (2025), des tentacules et des masses ventrales envahissent la surface avec une assurance troublante. Le titre oriente notre lecture de l'œuvre vers une créature capable de régénération, de prolifération, de survie. Et notre regard dérive entre ces micro-entités à mi-chemin entre la cellule, le germe, les racines... Et autant d'innombrables ponctuations et ramifications qui donnent à l'ensemble ce caractère aquatique.

Seule certitude : il y a dans ces œuvres une force gravitationnelle qui nous attire lentement vers le fond. Et à mesure que l'on descend, on s'élève. On voyage dans ce territoire inaccessible, normalement privé de lumière et pourtant plus lumineux que jamais. Ici, le vivant invente d'autres formes d'existence. Thiemoko Claude Diarra nous l'explique avec une précision de biologiste : "90 % de la biomasse marine échappe totalement à notre regard. La même vérité s'applique à notre corps, nous sommes constitués de plus de cellules microbiennes que de cellules humaines."

Et si c'était cet essentiel – invisible – qui nous échappe que l'artiste était précisément en train de peindre ?

Bioluminescence et animisme

Au cœur de la démarche, se trouve l'animisme, non pas comme croyance exotique, mais comme manière de penser le réel. Chez les Bambaras, le



"Trois lunes", 2025, pigments de terre sur lithographie ancienne, 25,5 x 34,5 cm

monde n'est pas séparé en catégories rigides : il existe un lien constant et direct entre le monde céleste et le monde terrestre. Le peintre s'inscrit dans cette tradition par l'usage de pigments fluorescents (qui captent et renvoient la lumière ambiante stockée puis transformée), faisant la passerelle avec les propriétés bioluminescentes de certaines espèces (soit la capacité de produire chimiquement leur propre lumière). Ainsi, ses œuvres sont doubles : complètes sous une lumière ordinaire, elles révèlent une seconde image lorsqu'elles sont plongées dans l'obscurité.

Cette double nature rejoint la pensée animiste bambara, qui distingue les esprits du jour (solaires et manifestes) des esprits de la nuit (secrets et vibratoires). La peinture de Thiemoko Claude Diarra agit comme un *Boli* : elle ne représente pas le monde invisible, elle le convoque, le rend agissant, le fait exister dans l'espace de la galerie, comme il existe dans les fonds marins ou dans le microbiote que nous portons sans le savoir.

Apprendre à voir

Thiemoko Claude Diarra ne cherche pas à nous émerveiller, même s'il y parvient sans effort ap-

parent. Il cherche à modifier fondamentalement notre mode d'observation, à nous apprendre à voir ce que nous regardons sans jamais vraiment percevoir. En quittant la galerie, on regarde autrement les mauvaises herbes entre les pavés ou encore l'arbre planté devant l'immeuble voisin dont les branches cherchent la lumière avec une précision qu'on n'avait jamais su nommer.

Cette exposition laisse aussi la sensation d'avoir voyagé. Une escalade aussi cosmique qu'aquatique. Dans tous les cas, il est question de plonger, d'accepter de descendre, de lâcher-prise pour atteindre un invisible largement inaccessible. Toutes ces questions d'immersion prennent peut-être racine dès l'enfance de l'artiste. Après dix années passées à Bamako, Thiemoko Claude Diarra revient à Bruxelles à l'âge de 10 ans. Sans un mot de français, il est "jeté" dans une classe, comme on peut être jeté à l'eau. Apprendre à nager dans une langue inconnue, c'est déjà faire l'expérience de l'immersion... Et c'est peut-être dans cette plongée fondatrice que s'est élaborée sa manière d'être au monde et à la peinture : submersive et engagée.

Gwennaëlle Gribaumont